

Chapitre 22

Le Harponnage des Taupes.

(ou la manipulation de secrets précieux)

Le train que je comptais prendre n'a pas pu partir ce matin. Demain dimanche, il n'y en a pas de prévu. Désolé, l'employé de la gare m'a inscrit pour lundi matin. Gidéon qui m'accompagnait parce qu'il avait à faire en ville m'a réconforté. Il parle français lorsqu'il est avec moi et son français est parfait. Rien à voir avec l'accent des indiens de la région qui est très marqué et rappelle la langue que devaient parler les gens des campagnes de France au moment de la colonisation du Canada. Il tutoie tout le monde avec autorité, je m'en suis rendu compte. Et pourtant depuis que nous sommes partis tous les deux avec une voiture de la maison Cohen, il reste très courtois et presque déférent.

- Je crois que cela ne déplaît pas à Salomon Cohen que tu passes deux jours avec nous. »

Je m'en doute, mais je m'inquiète. Le passé médiéval de ma famille est plus que bizarre et mon oncle, médecin et militaire, n'aurait pas dû être enclin à donner dans le mysticisme. Pourtant, comme il lui appartenait de me remettre l'exemplaire qui me revenait du mémoire de mon aïeul, l'original parmi les trois connus dont les deux autres sont des copies du premier, il s'est acquitté de sa mission. Ce livre fourmille de détails et d'illustrations des voyages de cet aïeul éloigné qui a voyagé jusqu'au Japon en partant de l'Ariège. Ses descriptions de voyage sont passionnantes et campent les paysages comme ils étaient au milieu du XIII^e siècle. Il dû passer des heures à illustrer son grimoire et on voit que ses dessins visent à préciser le texte. Il ne respecte pas du tout les codes de l'illustration médiévale. Ses planches rappellent les peintures que l'on obtient en colorisant à l'encre des photos tirées pâles dans ce but.

En examinant les livres de bord personnels de mes ancêtres officiers de marine ou les journaux personnels des administrateurs coloniaux et autres militaires en service à terre aux colonies, j'ai pu me rendre compte de ce que l'illustration des rapports ou plutôt des archives qu'en gardaient ces personnages peu communs faisait partie du plaisir qu'il y a à préparer les legs que l'on laissera à sa postérité. Mais je suis bien placé pour savoir qu'une telle activité prend beaucoup de temps. Et je crois que les prises de vues photographiques montées pour en faire des panoramas circulaires remplaceront bientôt les croquis de tour d'horizon qui équipent les tourelles d'observation des fortifications des grandes villes de France. En ce qui me concerne, je déplore seulement qu'une chambre photographique soit si délicate de mise en œuvre. Mais je fais confiance aux chercheurs pour mettre au point des dispositifs flexibles et souples qui permettront de prendre plusieurs photos sans devoir retirer la plaque sensible impressionnée pour mettre en place la suivante. Et comme j'ai appris à faire contre mauvaise fortune bon cœur, je prends autant de clichés photographiques que les circonstances me permettent de le faire.

Je ne peux esquiver l'invitation de Maître Kahana à visiter son laboratoire de préparations pharmaceutiques. Je suis ébahi de noter la présence de cartes du ciel et de sphères représentant les positions des planètes autour du soleil. Je ne pose pas de question mais je me dis que la pharmacie Cohen a des préoccupations bien curieuses. Nous traversons le laboratoire proprement dit pour entrer dans un autre plus petit. Là nous trouvons Gidéon à l'œuvre. Le géant noir transpire devant un fourneau ouvert en pilant des substances dans un mortier de laiton.

- Ça y est, maître je pense que nous pouvons sasser le broyat sans perdre de matière active. Je vais le faire et ensuite je vous demanderai de bien vouloir me donner l'eau de dissolution. De ce que j'ai vu, la calcination a été jusqu'au cœur des cristaux.

- Eh bien, je te laisse faire. Une fois la dissolution achevée, nous procéderons à l'œuvre au blanc. Nous inviterons Pierre-Hubert à assister au phénomène. Et cette fois, c'est sur une coupure faite à mon doigt que nous vérifierons la vitesse de cicatrisation.

- Mais, maître, c'est douloureux !

- Pas si on incise au bistouri bien aiguisé. Je souhaite vérifier que cet onguent fonctionne même sur un organisme somme toute assez âgé. Jusqu'à présent, c'est toi qui as servi de test, mais tu es très jeune par rapport à moi.

- Lorsque Bastien s'est gravement blessé, votre onguent a fait miracle ! Et en plus, cela a soulagé sa douleur.

- C'est parce que j'avais ajouté du laudanum dans la préparation. Tu sais bien que je cherchais un moyen de conserver cette préparation plus longtemps que trois jours. Et je pensais que le laudanum ralentirait la fermentation de la pommade. En fait cela ne marche pas et j'ai dû retourner voir le chamane que tu m'as indiqué.

- Maître, la dissolution est prête.

- Nous allons pouvoir procéder à la réunion des matières. Ferme bien la coupelle à l'émeri. Nous attendrons la nuit complète et que la lune soit entièrement montée au-dessus des arbres. En attendant nous allons prendre un dîner léger. Ce ne sera pas aussi cérémoniel que celui de l'ouverture du Shabbat, je te rassure. »

Moi, j'avais bien aimé ce dîner en famille, qui commence par un rituel de communion sous les trois espèces : le pain, le vin et le sel. Faute de présence des fils qui ont quitté la maison, on le sait, c'est Gidéon qui a récité les psaumes et prières traditionnels dans le recueillement de tous. Et moi, j'avais l'impression d'assister à ces communions « catacombesques » que pratiquaient les premiers Chrétiens persécutés par les Romains. C'est avec cette expérience inattendue que j'ai mesuré dans toute son ampleur l'importance qu'il y a à se souvenir que Jésus le Christ, lui-même juif et fils – au moins administratif – d'un rabbin conseiller au Sanhedrin, le grand temple de Jérusalem, que Jésus donc a repris un rituel que connaissaient ses compagnons. En effet, ils étaient tous juifs et lui-même était familier des repas cérémoniels puisqu'on ne pouvait pas être plus juif que lui.

En repensant dans mon lit à ce dîner devenu un souvenir sacré à mes yeux j'ai compris – au sens latin de *cum prendere* c'est-à-dire « prendre avec, faire sien » – que la tradition chrétienne est le prolongement de la tradition juive, revue en profondeur par un juif progressiste épris d'humanisme et de modernisme en son temps. Son enseignement évoque un Dieu de bonté et de pardon qui a fait place à cet être vengeur et lointain plus enclin à punir qu'à pardonner qui était celui que présentaient les rabbins institutionnels du Temple. Et pourtant, que de bonté et de générosité ai-je senti au cours de ces quelques jours chez Maître Kahana, dit Cohen !

Le dîner est fort gai, animé par la dernière fille des Cohen. Celle-ci houspille ses parents en leur disant que l'Amérique, finalement, n'est pas plus un pays de liberté que la vieille Europe. « Puisque les filles ne peuvent pas présider aux prières du Shabbat » alors qu'elle, elle les connaît « au moins aussi bien que ses frères et Gidéon. »

Madame Cohen sourit à sa puînée avec indulgence et l'aînée, qui est sur le point de convoler, traite sa sœur de « suffragette ».

Gidéon et Bastien ne disent rien. Ils se contentent de s'amuser ouvertement. Après le repas, nous retournons au laboratoire. La lune est encore montante et ne nous montre que sa moitié mais selon maître Kahana c'est tout de même la bonne nuit pour terminer l'assemblage de l'onguent soigneur.

Gidéon prépare la lampe sourde qui va diffuser une lueur lunaire dans le laboratoire. Il ouvre la fenêtre qui donne sur la paillasse carrelée de céramique blanche. La lumière naturelle de la lune éclaire les gestes du préparateur. Maître Kahana ouvre une sorte de tabernacle et en extrait deux flacons. L'un contient un liquide épais, une sorte d'huile. L'autre renferme un liquide très fluide qui pourrait être de l'eau.

- J'ai compris pourquoi la pommade ne se conservait pas. Il fallait que j'ajoutasse un produit excipient qui tue tout miasme délétère provoquant le pourrissement du calcinat actif contre les blessures. J'ai donc décidé après plusieurs essais d'utiliser l'alcool de bois que j'obtiens en distillant du jus de sciure de différents arbres coupés verts, à l'exclusion des conifères. Mais cet alcool est très agressif pour la peau et se sépare trop facilement du calcinat actif. Alors, en parlant avec un esclave de plantation qui fait le sorcier médecin pour les autres esclaves, il m'a expliqué comment faire de l'huile avec de la noix de coco germée. Il savait qu'on en trouve en Amérique parce que l'on trouve des cocotiers au sud de la Floride. Lui, en tant qu'esclave, a beaucoup de mal à s'en procurer et il remplace la chair grasse du coco germé par celle de la noix de cajou que l'on trouve partout en Caroline du Sud et en Virginie.

J'ai donc télégraphié à un ami qui vit sur la côte ouest du Nord de la Floride et il m'a envoyé une pleine caisse de noix de coco germées. J'ai donc pu en donner à mon sorcier nègre qui en échange m'a montré des tours de main pour produire cette huile précieuse.

- Eh oui, » fait Gidéon. Le juif apprend auprès d'un sorcier nègre à faire de l'huile de coprah alors que le nègre Gidéon mène les prières du Shabbat. C'est ça, l'Amérique. Surtout que le nègre Gidéon a appris les quimbois en Martinique où il est né esclave. Arrivé en Amérique, pays de la liberté, avec son maître martiniquais qui venait en voyage, celui-ci l'a vendu à la famille Phillips qui ne l'a libéré que parce qu'il avait arrêté la maladie qui bouche la gorge. Et Gidéon le nègre n'a pu le faire que grâce à ce qu'il a appris d'un homme médecine d'une tribu de peaux rouges, un séminole qui connaît les herbes qui tuent et guérissent. Tu vois, Pierre-Hubert le Français, il t'en reste beaucoup à apprendre sur l'Amérique. »

S'il n'y avait que sur l'Amérique que j'aie beaucoup à apprendre ! J'assiste à la préparation de la « réunion », cette opération de la spagirie qui consiste à réunir la matière qui guérit avec celles qui donnent sa consistance à l'ensemble. La pesée de la masse de calcinat est un moment délicat parce qu'il faut un peu plus de lumière que n'en fournit la lune. D'où la lanterne sourde à verre coloré. Ensuite, les deux sparigiristes font le mélange d'un peu d'huile et d'alcool. Ce mélange devient un peu opaque et d'une fluidité intermédiaire entre celle de l'alcool et celle de l'huile. Avec ce mélange, ils humidifient le calcinat dans son bol en céramique émaillée. Tandis qu'ils laissent reposer la boule de pâte grise que cela a constitué, ils refont un mélange d'alcool et d'huile pour le mélanger à leur préparation ce qui a pour conséquence de la fluidifier davantage. Après une troisième coulée de mélange oléo-alcoolique, ils jugent la consistance de la pâte à leur goût. Ils versent cette potion dans une toupine en grès et la ferment soigneusement à l'émeri. Ensuite, ils se lavent les mains après avoir allumé un bec de gaz qui diffuse dans le laboratoire une lumière brillante.

- Maître, dis-je avec quelque hésitation, si j'ai bien compris, le mélange oléo-alcoolique a un rôle dans la potion. Et ce n'est pas seulement un rôle mécanique. Si on essayait de mélanger un autre alcool avec une autre huile, on n'obtiendrait peut-être pas les résultats escomptés même avec un calcinat exactement identique.

- C'est vrai, mais qu'est-ce qui t'a conduit à cette conclusion ?

- Vous avez mouillé le calcinat avec le mélange oléo-alcoolique en trois temps. Si l'action de ce mélange n'avait pas d'importance, vous auriez pu mélanger le calcinat avec l'huile, par exemple, et ensuite ajouter l'alcool. Vous auriez aussi pu, pour mieux évaluer la consistance du produit fini, faire votre mélange oléo-alcoolique et réaliser le mélange en une seule fois. J'en conclus donc que ces produits destinés à donner sa consistance à votre onguent ont en fait un autre rôle et sont une partie active de votre préparation.

- Tu as tout compris. Avec les progrès de la chimie, je connais des pharmaciens qui remplacent certains excipients de leurs spécialités par des acides ou des alcalis qu'ils achètent à l'industrie. Ils gagnent du temps et la fabrication de leurs spécialités leur coûte donc moins cher. Eh bien, la plupart du temps, leurs produits n'ont pas le même effet que celui de leur préparation d'origine. Parce que si on met une selle de cheval de course sur un cheval de trait, on n'en fait pas pour autant un cheval de course. Mais l'esprit de lucre fait qu'on cherche

toujours à produire plus pour moins cher quitte à vendre des produits et denrées qui n'ont plus les qualités que le chaland est en droit d'en attendre¹.

Je ne me livre pas à ce genre d'escroquerie, aussi conservé-je mes pratiques. Mais dans ce monde qui perd toute référence à la morale et à Dieu, on peut s'attendre à des dérives épouvantables. Cette guerre qui s'approche est bien la manifestation de ce pourrissement. On va lancer les uns contre les autres de braves gens qui donneront leur vie et leur sang pour défendre de grands principes sans savoir qu'en fait ils serviront les intérêts cachés d'affairistes insatiables. L'Histoire a pour égot des temps comme le nôtre. »

La préparation est terminée. Il convient maintenant de la laisser reposer plusieurs heures. Demain, au moment de mon départ, maître Shlomo Kahana me remettra un flacon de cet onguent destiné à nettoyer les blessures et à faciliter et accélérer la cicatrisation. Ce produit est maintenant stable et se conserve des mois voire des années. Discrètement, Gidéon me fait savoir que le pot de pommade que m'offre le sage pharmacien se vend fort cher en officine. Je m'en doutais mais décidément le grand Martiniquais a bien pris le travers des États-Uniens du Nord, il faut toujours qu'il parle d'argent. Avant de me laisser aller me coucher, Maître Kahana me retient dans son bureau décoré de tableaux qui représentent des scènes médiévales.

- Je voudrais insister sur un point qui me paraît important : Si tu as bien étudié l'incunable de ton ancêtre, tu pourrais bien comprendre une grande vérité. Il y a un temps pour tout, même pour que les temps se rejoignent. » Il lève la main d'un geste affable destiné à me demander de ne pas encore répondre et continue. « Je sais bien que tu connais la formule, mais il faut largement méditer et réfléchir dessus. L'histoire se répète toujours. Même si les moyens scientifiques et les techniques évoluent, il reste toujours un facteur essentiel des sociétés : l'Homme. Aucune arme n'est dangereuse, aucun médicament n'est bénéfique seuls les hommes qui les mettent en œuvre sont dangereux ou bénéfiques. L'histoire des hommes reste la lutte du bien contre le mal. Le tropisme de l'Homme est de transgresser les limites à la condition humaine et, pire, de justifier l'injustifiable en invoquant des grands principes qu'il met la plus grande perfidie habile à dévoyer. C'est aux hommes de bon sens et de bonne volonté de s'élever contre les dérives des hommes qui abusent de leur pouvoir. Si je puis te léguer un héritage, c'est celui-là. Mais cela ne suffit pas. » Le pharmacien juif prend un livre dans sa bibliothèque et me le tend. C'est un incunable. « Voici un exemplaire de mon premier grimoire de pharmacie. Tu y trouveras de nombreuses recettes pratiques pour produire et conserver quelques remèdes utiles. N'aie aucun scrupule à accepter. Comme ton aïeul avait appris à lire puis à écrire en aidant son parrain et tuteur à copier les Évangiles pour le compte de l'abbaye de Saint Volusien à Foix, c'est en copiant mon recueil d'observations et de recettes de pharmacopée que mes enfants ont appris à lire, écrire et comprendre ce qu'ils lisent. Je sais que tu feras bon usage de cet ouvrage.

- Maître, je vous suis infiniment reconnaissant...

- Du tout. Je paie enfin la dette de ma famille. Je n'oublie pas que c'est grâce à ton aïeul homonyme que ma famille a pu survivre à une époque fort dangereuse pour les juifs qui est celle de l'autodafé du Talmud ordonné hâtivement par le Roi de France Louis IX. C'est donc avec plaisir et fierté que je te remets cet ouvrage qui te sera d'un certain secours, même si tu ne prépares jamais aucun des médicaments qu'il décrit. »

Comme toujours avant de m'endormir, je repense à toute cette soirée inattendue. Je suis fort inquiet de l'avenir de cette famille. Que va-t-il se passer lorsque les forces de Washington envahiront la Virginie ?

¹ Comme quoi, la question des médicaments génériques ne date pas d'aujourd'hui. Il faut se souvenir qu'à cette époque, dans tous les pays et pas seulement aux États-Unis, nombre de pharmaciens avaient des « spécialités » qui faisaient la réputation de leur officine. Ils n'étaient pas des vendeurs de produits chimiques achetés à des industriels de la chimie.

Nous arrivons à la gare alors que le train n'est pas encore prêt. La machine et les voitures sont là mais l'attelage n'est pas encore terminé. Le tender regorge de charbon et de bois sec. Les traces d'eau sur la chaudière montrent que le plein est fait. Tandis que le chauffeur assure la permanence technique au train, je vois à travers la fenêtre du bureau de la gare le mécanicien et le conducteur en grande conversation animée avec un militaire en uniforme, un monsieur à chapeau melon et l'employé de la compagnie auquel j'ai déjà eu affaire. L'accès au train n'est pas encore autorisé aux voyageurs. Mon sac de voyage étant un peu lourd je le pose sur un banc. Nous sommes arrivés en avance, donc je demande à Simon de rester un peu jusqu'à ce que je sois sûr de pouvoir partir aujourd'hui. J'attends donc que la discussion animée qui se tient dans le bureau de la gare prenne fin. Mais cela dure alors je reprends mon sac et je m'approche de la fenêtre. Il semblerait que la houle se calme. J'ai beau être d'un naturel patient, je décide de frapper à la porte. Au bout de quelques secondes, l'employé auquel j'ai déjà eu affaire s'encadre dans le chambranle. Il me fait entrer et il semble que mon entrée suivie de celle de Simon gèle les débats. Le Monsieur en chapeau melon s'adresse à moi, le sourcil gauche levé :

- Oui ?

J'ai beau être jeune, ma mise et celle de Simon, mon air grave et assuré et sans doute mon regard direct semblent faire impression.

- Je suis en mission pour le compte du Président Davis et je souhaiterais savoir si je vais enfin pouvoir prendre un train pour Charleston. J'ai un billet avec réservation pour un train qui devrait partir maintenant.

- Nous en parlions, justement. L'armée veut réquisitionner ce train alors que nous en avons besoin. Sachant qu'il n'y a pas d'urgence militaire, je refuse de laisser ce train au commandement militaire. Le général insiste mais il ne présente aucune demande militaire officielle pour le moment. »

Je décide donc de jouer la carte présidentielle, puisque le militaire n'a pas de réquisition ministérielle formelle.

- Il est impératif que je puisse prendre un train pour Charleston, le général de Beauregard attend mon compte-rendu de vive voix. Et là, il y a urgence de renseignement militaire.

- Monsieur, vous dites ce que vous voulez, mais avez-vous, vous qui êtes étranger, une preuve de ce que vous avancez ? »

J'exhibe mon laissez passer militaire et la lettre du cabinet du Président Davis.

L'homme en uniforme regarde les deux documents l'air pensif puis se tourne vers moi :

- Et si au lieu de descendre directement vers Charleston, nous faisons un crochet par Richmond ? Vous pourriez rencontrer l'élément précurseur du Président Davis. »

Je n'ai rien à faire avec le gouvernement de Davis. Mais après tout, je vais saisir l'occasion de visiter la ville devenue la capitale de la Confédération des États d'Amérique et qui se prépare à accueillir le nouveau Président. Après avoir réfléchi un instant, j'admets que cela est possible à condition que le changement de billet et de trajet ne me coûte rien et que l'armée m'offre la possibilité de prévenir l'état-major de Charleston par télégraphe.

Le général, responsable du bureau logistique d'acheminement des troupes mobilisées, règle immédiatement le changement de billet et ordonne au télégraphiste de prendre mes messages. J'envoie donc un télégramme au cabinet du général de Beauregard et un autre à la plantation Toppenot. L'employé de la gare me confie au chef de quai qui me conduit vers le train. Il y a une voiture de première classe dans laquelle il m'installe.

Simon et moi nous disons au revoir et je le regarde disparaître avec la voiture dans la poussière de la piste. Le train est à quai à proximité de la rotonde célèbre de la gare d'Alexandria. Je remplis mes yeux de cette installation qui est vraiment plus grande que les équivalents français. Je profite de ma tranquillité pour faire une photographie soignée.

Ceci fait, je range ma chambre photographique et me harnache de mon revolver LeMat. Je vérifie le chargement des dix chambres et l'amorçage des dix cheminées. Les capsules d'amorçages sont bien en place. Avec la baguette, je contrôle que la charge du canon lisse n'a pas bougé. Cette fois-ci, j'ai chargé le canon lisse avec neuf balletes de chevrotines liées par trois en trois groupes indépendants. Ceci fait j'installe mon sac sur l'un des filets qui surplombent les banquettes. J'ai acheté un exemplaire du « *Alexandria Gazette* » qui raconte les manifestations de patriotisme dans les divers comtés autour de la ville.

L'attelage se termine. Des secousses en témoignent. Je suis en train de lire mon journal quand la porte du compartiment s'ouvre. Un homme en chapeau melon, assez jeune, me salue gentiment.

- Ai-je l'honneur de parler à son excellence le Baron de Berdeilhe ? »

L'homme parle un français sans accent mais emploie une langue un peu désuète. Je confirme mon identité et mon interlocuteur me tend alors une enveloppe.

- Surtout, prenez des précautions avec cette lettre. Elle vient d'un monsieur barbu que vous avez rencontré il y a quelques jours à Baltimore.

- Je vous remercie. Attendez-vous une réponse ?

- Non, je rendrai compte moi-même de la remise du pli. Je vous souhaite un bon voyage. »

Une fois l'espion de Pinkerton parti, je range soigneusement l'enveloppe dans le fond de mon sac. Et retourne à l'observation de la gare. Une locomotive haut-le-pied est en montée en puissance près de la rotonde sur une voie de service.

Elle me paraît très tarabiscotée. Elle rutille de cuivres et de couleurs vives. En fait elle fait penser à une « cocotte » de bordel parisien. Les 440 que l'on rencontre le plus souvent sont plus sobres. Celle-ci fait penser à un samovar russe comme on en trouve à Paris depuis que l'Empereur et le Tsar ont les meilleures relations du monde. Les Russes aiment bien venir aux eaux en France, notamment à Biarritz. On a même vu le train spécial d'une princesse russe tracté par une machine tarabiscotée fabriquée sur commande en Angleterre à partir d'une locomotive conventionnelle. Eh bien, il semblerait qu'on trouve en Amérique des gens suffisamment fortunés pour rouler en train privé à locomotive décorée.

Pour mieux voir cette curiosité, je me porte sur la plateforme de la voiture. Des cheminots qui ont terminé les vérifications d'attelage observent eux aussi la locomotive flamboyante. J'engage la conversation avec eux et j'apprends ainsi que ce train appartient à un riche propriétaire de mines de charbon et de puits de pétrole et qu'il la met volontairement à disposition de la compagnie ferroviaire « *Orange et Alexandria Rail Road* » pour tirer les trains de voyageurs jusqu'à la fin de la guerre. L'avisé bienfaiteur prend le prétexte du manque de locomotives dont on sait bien qu'il va rendre difficile de tirer tous les trains rendus nécessaires par transport des troupes et du matériel. Cette situation va sans doute forcer les compagnies à donner priorité aux militaires. On peut aussi s'attendre à ce que le gouvernement de la Confédération des États d'Amérique réquisitionne du matériel roulant comme le fait le gouvernement de Lincoln. Donc le sage et avisé contributeur volontaire, en dédiant son « prêt » à du transport civil, protège sa machine d'éventuelles attaques qui détruiraient son bien. En outre, si la guerre dure, on peut penser que cette locomotive sera dépassée et qu'il se sera fait une bonne image en prêtant du matériel qu'il aurait de toute façon dû réformer parce qu'il sera bientôt périmé.

- De toute façon, m'explique le chef d'équipe, on peut s'attendre à ce que les voyages en train se fassent rares pendant les quelques mois que risque de durer la guerre.

Les quelques mois que va durer la guerre... Cet optimisme de façade ou de conviction commence à me peser. Je suis inquiet et me sens mal à l'aise. Je suis tenté d'ouvrir l'enveloppe que l'agent de Pinkerton m'a remise. En outre, j'ai du mal à me projeter dans un avenir à quelques jours. En principe il me faudra plusieurs jours pour rejoindre Charleston. Je me sens mal à l'aise, en fait ; troublé par une sorte de méfiance, de sensation d'incertitude et

d'attente de difficultés imprévisibles. Plus que jamais j'ai la conviction qu'il y a pire que le pire : l'attente du pire.



Une locomotive haut-le-pied est en montée en puissance près de la rotonde sur une voie de service.

La gare s'agite. Nombre de voyageurs manifestent un mécontentement visible devant le bureau du chef de gare. Visiblement, le déroutement du train ne les satisfait pas. Finalement, très peu de voyageurs se mettent en marche vers le quai. Lorsque je parle de quai, d'ailleurs, il ne faut pas imaginer un quai classique comme dans une gare de France. Ici, la gare n'est toujours pas terminée ce qui fait que le quai le long duquel notre train est en attente est encore un trottoir de bois. On y monte par des marches qui conduisent du terrain naturel au platelage de hêtre. Mais pour l'atteindre depuis la gare il faut traverser des voies qui courent entre la grande ligne et le bâtiment des voyageurs. Afin de permettre aux porteurs de faire circuler leurs chariots, le service de la voie a disposé des passages à niveau pour franchir des rails. Il s'agit en fait d'installations plus sommaires que celles de France. Les planchers sont mal fixés et on voit bien que les roues des trains touchent parfois les madriers et endommagent les panneaux de châtaigner ou de chêne. Entre les voies, lesquelles ne sont pas posées sur du ballast, les zones de foulées sont sommairement pavées pour éviter que les roues des chariots ne creusent des ornières par temps de pluie.

Je rentre dans la voiture parce que le printemps fait grise mine ce matin et le frais du fond de l'air me ferait facilement frissonner et prendre froid.

Mal à l'aise, je prends un journal de Washington mais je suis déçu par le contenu trop évident et qui n'offre aucune surprise. Dans tous les journaux, les zélés d'une cause s'acharnent à défendre les uns et jeter l'anathème sur les autres selon leur parti pris. Je ne trouve aucun éditorialiste qui tente de raison garder. C'est à qui tordra le plus les faits pour étayer sa propagande.

Du coup, je pose mon journal sur mes genoux et médite sur M^{lle} Clara Barton. Je pense que je serai amené à revenir au Nord d'ici quelque temps. Il faudra impérativement que je la rencontre à nouveau, mais j'aimerais bien amener Hélène dans cette visite. J'en suis là de mes réflexions quand la porte du compartiment s'ouvre. Le jeune général qui tentait de

réquisitionner le train s'encadre dans l'ouverture. Il a un air avenant et me demande s'il peut s'installer. Je ne vois aucune raison de refuser ; après tout, je n'ai pas loué les six places du compartiment. L'officier monte son bagage dans le filet installé à cet effet.

Je reste pensif et attends qu'il engage la conversation. De son côté, il m'observe du coin de l'œil et semble chercher le moyen d'entrer en contact. Alors je décide de jouer au chat et à la souris. Mais cela ne dure pas. Il a trouvé, pense-t-il, l'angle d'attaque.

- Je m'appelle Harry Bragg et je suis le fils aîné du Général Braxton Bragg. Mon père est un homme très au fait du rôle que va jouer le chemin de fer dans une guerre moderne. Nous avons tiré les leçons de votre opération logistique d'il y a trois ans qui a conduit au pied des Alpes les troupes françaises destinées à la guerre en Italie. Mon rôle est d'affréter des trains pour les troupes de la Confédération des États d'Amérique. C'est pourquoi vous m'avez rencontré dans le bureau du chef de gare.

- C'est fort intéressant, mais je vous trouve jeune pour être général de brigade.

- En fait, on m'a nommé à ce grade essentiellement pour me donner une certaine autorité. Je suis surtout un logisticien. J'ai suivi le cours de l'académie militaire de West Point avec une bourse d'études de l'armée fédérale. Je n'étais pas astreint à rester dans l'armée, mais je devais répondre à toutes les demandes de mobilisation émanant du gouvernement. La sécession de l'État de Virginie m'a libéré de cette contrainte mais je me suis tout de même senti obligé de répondre à l'appel de la Confédération. Je suis ingénieur des voies ferrées à la « *Richmond, Fredericksburg and Potomac Railroad Co* ». Mais cela ne me poussera pas à la favoriser ou à la défavoriser dans les réquisitions et marchés. D'ailleurs, je ne pense pas que le gouvernement confédéré aura le courage de réquisitionner autant qu'il le devrait. »

Je ne souhaite pas exprimer mon opinion devant cet inconnu. Certes, je l'ai vu en position officielle au bureau de la gare, mais après tout il est encore habillé en bleu comme beaucoup de militaires confédérés mais ce n'est pas à proprement parler un militaire. Il a beau jurer être indépendant des compagnies ferroviaires, je ne lui accorde pas la confiance que j'accorde aux fonctionnaires français. Je ne vais donc pas le suivre sur la question des relations entre le gouvernement Davis et les grosses fortunes des États cotonniers. Voyant que je ne réponds rien et voulant apparemment engager la conversation à tout prix, il me questionne. J'accepte de lui répondre que je suis français, que je travaille comme géomètre pour le gouvernement confédéré, mais cela ne va pas plus loin.

- Mais pourquoi le gouvernement vous a-t-il envoyé à Washington ?

- Il fallait que je me rende à l'ambassade de France et elle se trouve à Washington. Mais en tant que géomètre, je sers le gouvernement confédéré.

- Et qui avez-vous rencontré à Washington ?

- Le consul général et l'attaché militaire.

- Pourquoi l'attaché militaire ?

- Parce qu'à l'ambassade de France, c'est l'attaché militaire qui traite des questions administratives relatives aux géomètres. En raison des relations entre les géomètres de l'État et le corps du génie militaire. C'est une volonté de l'Empereur. Mais j'ai surtout rencontré M^{lle} Barton.

- Cette suffragette ? Et pourquoi pas la Beecher Stowe, pendant que vous y êtes ?

- Parce que je pense que la guerre qui approche sera terrible, à l'image de la bataille de Solferino.

- Qui est une victoire française... »

Je préfère ne pas épiloguer une fois de plus sur ce que je pense des guerres en général et de la guerre moderne en particulier. Je réponds donc sur un autre sujet.

- En tout cas votre « suffragette » se soucie des blessés des batailles à venir et a pris contact avec le Suisse Henry Dunant qui est en train de créer une institution internationale destinée à prendre en charge les blessés de guerre.

- Il y a les médecins militaires, pour cela. Voudriez-vous jouer les médecins ?

- Pas du tout. En revanche, je pense qu'il faudra prendre des dispositions pour aider les médecins à soigner les blessés, leur fournir des médicaments, des pansements, des outils de chirurgie, des vêtements, de la charpie. Mais surtout, il faudra s'assurer de ce que les blessés sont soignés, même s'ils sont de la partie adverse.

- Vous plaisantez !

- Pas le moins du monde. Je vous rappelle qu'une fois prisonnier, le soldat n'est plus un ennemi mais un adversaire désarmé. Il a donc de nouveau des droits que régissait autrefois la loi féodale, au moyen âge en Europe.

- Nous sommes à une autre époque. Ne me dites pas que les Français soignent les ennemis comme leurs propres soldats.

- Cela se devrait. Mais je dois dire qu'après ce que l'on a vu lors de la bataille de Solferino, je me pose des questions. »

Je reste silencieux un instant, puis le général Harry Bragg revient aux questions.

- Allons, vous pouvez me le dire. De quelle mission le Général Toutant de Beauregard vous a-t-il chargé ?

- Cher monsieur, je n'ai pas à vous répondre. Et retenez bien ce proverbe chinois qui dit que les questions appellent les mensonges. »

Bragg prend un air pincé mais ne veut pas perdre la face.

- Je vois que cette mission doit être dangereuse puisqu'on vous a fourni un revolver LeMat. Tout le monde n'a pas cette chance dans les forces confédérées.

- Vous faites erreur, cette arme est à moi. »

Et je lui explique la provenance de mon arme. Lui-même porte un revolver Colt à canon assez long logé dans un étui fermé qui laisse voir un talon de crosse muni d'un anneau permettant de fixer une dragonne.

Le train démarre enfin et commence à prendre de la vitesse. Je suis bien obligé de tenter de m'intéresser au journal puisque Bragg semble me battre froid. Il finit par reprendre la conversation et faute de mieux je l'écoute et parfois lui réponds. Il me dit se rendre à Richmond pour prendre contact avec le nouveau siège gouvernemental. Personnellement, je n'ai rien à y faire et le train qui devait passer par Lynchburg, Petersburg, Goldsboro et Wilmington avant d'aborder la dernière étape vers Charleston va en fait devoir faire un crochet par Richmond. L'ennui c'est que nous allons devoir quitter une voie récente à Gordonsville pour emprunter une voie plutôt ancienne où le roulement est fortement ralenti. Cela va nous permettre de longer des campagnes encore en paix. Je compte bien profiter de ces dernières semaines de calme. À quelque chose malheur est bon. Je suis suffisamment au fait des questions ferroviaires pour m'être aperçu qu'un carrefour de voies va prendre une importance stratégique déterminante. C'est à hauteur du lieu-dit Massassas. D'ailleurs on entend souvent les chefs de gare évoquer « Manassas Junction » que l'on traduirait chez nous par « la plaque tournante de Manassas ». Non qu'il y ait une rotonde avec pont pivotant, cela je le verrai bien en y passant, mais bien parce qu'il y a là un dépôt important avec un point de jonction entre différents itinéraires qui assure aussi la possibilité de passage à diverses compagnies.

Le voyage est monotone et pour une fois je prends le temps de regarder le paysage. La campagne de cette région me rappelle certaines régions que traverse la voie Bordeaux Paris, avec ses vaches, ses collines verdoyantes et ses champs cultivés. En arrivant vers le haut d'une côte, le train qui avait bien ralenti s'arrête au moment de redescendre. Le signal est fermé. Je commence par craindre un incident violent, mais non. L'employé de la voie qui a branché un poste de télégraphe au coffret d'un poteau nous explique qu'il a dû nous arrêter parce que la rampe est occupée par un train montant. Mais trop lourd, il n'a pas encore atteint la zone de croisement avec dédoublement de la voie. Le conducteur parcourt le train en marchant sur le chemin de terre et nous informe de ce que nous repartirons dès que la voie sera libre. Bragg me dit presque timidement que nous sommes près de la « ferme du

Français », un compatriote qui a immigré ici avec beaucoup de moyens. Il a créé une ferme d'élevage bovin où il a installé des vaches hollandaises identiques à celles qu'il avait en Normandie. Effectivement les animaux décornés qui sont vautrés dans le pré ont un air qui m'est beaucoup plus familier que celui des vaches que l'on trouve en Caroline du Sud.



Les animaux décornés qui sont vautrés dans le pré ont un air beaucoup plus familier que les vaches que l'on trouve en Caroline du Sud.

Bragg me raconte les sarcasmes que s'est attiré ce nouveau colon avec ses animaux dodus et de plus petite taille que les énormes bovidés qui font la fortune des éleveurs du Texas. Oui, mais. Ces vaches laitières donnent un lait riche qui permet de fabriquer des fromages. Et quand elles arrivent en fin de vie, leur viande est tout à fait consommable. Certes, elles demandent des soins. Entre autres parce qu'elles ne sont pas de taille à se défendre contre les nombreux prédateurs tels les loups, les pumas ou les chiens sauvages. Il faut donc les garder en permanence, les rentrer le soir à l'étable et donc leur assurer la possibilité de brouter une herbe grasse comme on le fait en Normandie. Gros avantage, ces animaux restent sur place, sur les terres de la ferme, à la différence des troupeaux du sud qui vivent sur d'immenses étendues de semi-désert où il faut ensuite les retrouver pour les vendre, pour marquer les veaux et les compter.

L'arrêt semble s'éterniser. Le conducteur se rend de temps à autre à la machine en passant devant le télégraphiste. En effet, le mécanicien a légèrement franchi le signal et la locomotive est arrêtée au-delà du poste de télégraphe. Lors d'un retour du chef de train, je lui demande si je peux monter dans la machine avec les deux membres de l'équipage. Il part demander mais la réponse est négative. Les deux hommes ne veulent pas être gênés dans leurs manœuvres. Enfin nous repartons. Je sais qu'avant d'arriver à Gordonsville nous allons passer par Manassas Junction. Il me tarde voir ce gros dépôt.

Je somnole, histoire de passer le temps. Le train a repris de la vitesse. Nous avons longé le convoi en route vers le nord de la Virginie. C'est un train de matériel et de personnel dont l'équipage profite de l'arrêt obligatoire pour refaire le plein d'eau. Il nous faut encore près de trois heures pour atteindre la gare de Manassas. Le bâtiment est assez imposant. Nous

sommes sur la voie de la *Orange and Alexandria Rail Road*, compagnie à laquelle appartient notre train.

Je suis d'autant plus surpris de la taille du bâtiment de la gare que Manassas Junction est encore loin d'être une vraie ville. Tout y est en travaux autour des quelques maisons un peu anciennes qui ne constituaient qu'un hameau étique jusqu'à il y a peu. Manifestement les autorités confédérées ont perçu la nécessité de faire monter en puissance cette bourgade, d'en faire une vraie ville et tout le monde s'y affine. Certes il y a une sorte d'écheveau ferroviaire mais c'est encore la campagne avec de larges bandes de terrain vague entre les voies.



C'est encore la campagne avec de larges bandes de terrain vague entre les voies.

En raison des travaux sur la traversée jonction double que les poseurs sont en train de calibrer et d'ajuster, il nous faut prolonger l'étape. L'équipage en profite pour refaire le plein de la chaudière. Le conducteur m'indique qu'il y aura une bonne heure et demie d'arrêt. Nous ne sommes que deux dans le compartiment et le général Bragg s'irrite un peu de devoir patienter. Le conducteur me propose de fermer le compartiment. « Ainsi, vous pourrez sortir prendre l'air et vous rendre au Saloon de la gare sans vous encombrer de votre sac. » J'accepte avec enthousiasme et je me contente de ne prendre que ma sabretache qui contient mon argent, quelques munitions pour le LeMat et de quoi faire des croquis. Je décide de me rendre au bâtiment de la gare. Sur le chemin, je croise un photographe en train de faire des clichés « *for the records* »². J'engage la conversation et il est tout heureux de découvrir que je pratique moi aussi son art. Il me montre des clichés qu'il a pris hier et qui sont fort intéressants. Le premier est une vue prise du haut du talus de Manassas Gap – que l'on peut voir plus haut – et le deuxième est une vue de la façade de la gare prise de ce qui sera la rue.

² Pour l'Histoire.

Fort aimablement, il m'offre ces deux photos. Il en a d'autres mais qui m'intéressent moins bien qu'elles soient d'excellente qualité. Toutefois, le piqué de ses plaques est un peu granuleux. Seulement je suis fort heureux de disposer de ces tirages parce que je pourrai éventuellement les reproduire pour en faire des plaques et les retirer au besoin. Je vois de plus près le bâtiment de la gare qui me semble de nature à accueillir un service administratif ou un quartier général. La multiplicité des chantiers fait régner un peu partout une poussière désagréable.



Le bâtiment de la gare me semble de nature à accueillir un quartier général.

Je me rends néanmoins à la gare dont je souhaite voir la façade, cachée aux vues depuis les voies. Une femme noire et deux adolescents, sans doute des esclaves au vu de leurs vêtements, semblent attendre quelque chose ou quelqu'un. Comme j'ai fait un grand tour et que je me présente depuis la route mal empierrée sans doute destinée à devenir une rue, les trois noirs m'observent sans manifester de sentiment quelconque. Je les devine dans l'expectative. Comme très souvent dans ce pays, il n'y a pas de clôture autour de l'emprise et je prends la liberté de m'engager sur l'allée au dallage clairsemé qui mène au perron d'entrée de la gare. En me voyant arriver les deux adolescents se lèvent avec déférence. Je les salue en souriant. Ce sont bien les esclaves du chef de gare mais leur maître est absent. Il est en tournée d'inspection sur le chantier du triage. Mais hormis cette information, je ne puis rien tirer de ces trois méfiants. Et si moi je parle avec un accent français, eux s'expriment avec un accent nettement ibérique. J'imagine qu'ils viennent de Puerto Rico ou de Cuba, bref d'une des Caraïbes hispanophones.

Alors, en désespoir de cause, je retourne vers les voies. Un train militaire est arrivé et je m'approche des soldats qui s'appêtent à y monter. Nombre d'entre eux sont encore en train de charger des fourgons à bogies avec des caisses de munitions et de l'armement. Aux

bandeaux écarlates de leurs képis mous, j'identifie des artilleurs. Les fusils alignés en faisceaux leur laissent les mains libres.



Les fusils alignés en faisceaux leur laissent les mains libres.

Cela me rappelle les départs de nos soldats pour l'Italie depuis les gares des grandes villes. Et je ne peux m'empêcher de penser à ces familles qui seront bientôt en deuil. Parce que bien évidemment, on ne connaît pas de guerre sans blessés, estropiés et morts. Et ces derniers ne sont sans doute pas les plus malheureux.

Un sergent de milice qui semble superviser les allées et venues sur l'emprise de la gare s'approche de moi, précédé de son gros ventre. Un brave vieux pépère sans doute vétéran de guerres indiennes voire de la campagne contre le Mexique. Il m'apostrophe toutefois de façon peu amène, les yeux fixés sur mon LeMat porté en bandoulière. Je dois lui montrer mon ordre de mission signé de Charleston et lui expliquer que cette arme vient de France. Décidément, il faudrait inventer un appareil photographique pour la voix. Au lieu de se répéter, on lancerait la machine qui répèterait sans changer un seul mot la même histoire à tout venant.

L'appel de la trompe du chef de train me rappelle à la réalité. Lorsque j'arrive à « ma » voiture, le jeune général Bragg attend que le conducteur rouvre le compartiment. Ce qu'il fait une fois que je suis là. Manifestement, l'employé de la O.A.R.R. – *Orange & Alexandria Rail Road* – ne souhaitait pas laisser à Bragg le loisir de fouiller mon sac avant mon arrivée. Drôle d'ambiance. Je me demande quels vont être les rapports entre les compagnies et les militaires. Sans doute dépité dans sa curiosité, le jeune Bragg a un sourire du bas du visage et m'accueille avec une question aimable.

- Avez-vous vu des choses intéressantes ?

- Vous savez, en tant que géomètre, je suis toujours intéressé par les grands travaux de voirie. Je suis un peu surpris de constater que les voies ferrées sont souvent posées directement sur le sol, sans ballast.

- C'est moins nécessaire dans nos régions du Sud où les sols sont moins argileux que dans le nord.

- Peut-être, mais cela me surprend toujours. Au dépôt de Charleston, pourtant, j'ai vu arriver des trains de ballast.

- Y avez-vous travaillé ?

- Oui. J'y ai participé au levé topographique et à l'implantation de certains appareils de voie.

- Alors vous connaissez bien les questions ferroviaires !

- Ce que doit savoir un géomètre français. Nos voies ferrées sont d'une excellente qualité et les ingénieurs sont exigeants sur la précision des travaux que nous devons leur fournir. Mais je suis surtout impressionné par l'intensité de l'activité pour faire du hameau de Manassas une véritable ville.

- C'est un point clé de la logistique des opérations à venir. D'ailleurs, je pense que la prise de Richmond et le contrôle de Manassas Junction sont parmi les premiers objectifs du commandement militaire de l'Union. Mais sans doute en savez-vous plus que moi sur ce sujet, bien que civil et étranger. »

Une fois de plus, Bragg veut en savoir trop à mon sujet. Je le laisse à ses interrogations. Au bout d'un moment de silence, il reprend sur un autre sujet. Il paraît que depuis une quinzaine de jours on s'empresse de réaliser la Maison Blanche de la Confédération. Les travaux portent sur l'aménagement d'une luxueuse maison qui a failli être démolie mais que la municipalité de Richmond a rachetée pour en faire un immeuble officiel. Initialement construite en 1818 pour le banquier et financier John Brockenbrough, la famille l'a revendue en 1844. Elle est passée entre les mains successives de plusieurs familles riches dont celle du parlementaire James Seddon dont on parle aujourd'hui comme le futur ministre de la guerre de la confédération. C'est lui qui l'a vendue à la ville de Richmond laquelle la loue maintenant au gouvernement confédéré pour en faire la résidence officielle du Président. Seulement il faut y faire des travaux, notamment pour y installer des bureaux officiels. Et comme l'avant-dernier propriétaire, un certain Lewis Dabney Crenshaw, a fait ajouter un étage il y a quelques années, la famille Davis pourra s'installer sans être gênée par les activités officielles.

Bragg, qui a l'air d'être au courant de tous les potins, m'explique qu'il est indispensable pour Davis de pouvoir travailler à domicile. Souffrant d'accès récurrents de malaria, de séquelles de blessures de guerre remontant à la campagne du Mexique – il a des esquilles d'os dans un talon et des névralgies faciales liées à des chocs à la pommette – il souffre aussi d'un début de cataracte à l'œil gauche. C'est pourquoi il a demandé qu'on lui installe un bureau au premier étage de la maison. Il pourra ainsi travailler à domicile comme s'il était à son bureau officiel. D'où la nécessité de procéder à des travaux.

- À mon avis, il aurait été plus prudent pour le gouvernement de s'installer moins près de Washington », remarque Bragg pensif. « On ne sait jamais comment les premiers combats vont tourner. Certes, Lee va être notre commandant en chef, mais pour le moment on ne sait pas qui il va choisir comme bras droit.

- On parle de Thomas Jonathan Jackson.

- Mais il n'est que commandant, instructeur à l'académie militaire de Virginie, à Lexington, Va. L'adjoint du « CinC³ » est obligatoirement au moins un général de brigade.

- Eh bien, attendez-vous à voir annoncer sa promotion au « Moniteur⁴ » des armées, si un tel journal existe chez vous. Si toutefois il accepte sa nomination.

- Pour un étranger, vous me semblez bien au fait des petits secrets de la confédération et pour un civil, vous me semblez bien au fait de la chose militaire. »

Alors j'explique rapidement mon cursus à ce jeune général à la formation militaire bien élémentaire par rapport à celle d'un ancien élève de Saint-Cyr. Du coup, il se montre beaucoup plus aimable et m'offre de loger ce soir au Cercle Militaire de Richmond.

- Nous n'allons pas tarder à arriver à Richmond. Une voiture doit m'y attendre et nous pourrons nous rendre ensemble au Cercle. Vous pourrez y loger sans difficulté. D'une part nous voyageons ensemble, d'autre part votre lettre de mission vous servira de sauf-conduit.

³ CinC : *Commander in Chief* en français : Commandant en chef.

⁴ « Moniteur » des armées. Ancien nom du Bulletin officiel des forces armées. En France, il existe encore le « Moniteur de la flotte » qui est le bulletin officiel de la Marine.

- Votre invitation est fort aimable, mais de mon côté j'ai télégraphié à l'état-major de Charleston et le *quartermaster* m'a répondu instantanément qu'il prend des mesures pour mon hébergement. Je retiens toutefois votre invitation si elle peut cadrer avec ce qu'aura organisé Charleston.

*
* *

À ma descente du train, un officier m'attend accompagné par un soldat nègre en uniforme. « On vous attend, remarque Bragg. On vous a délégué un capitaine d'artillerie qui a une bonne expérience du champ de bataille. » Effectivement, le vieil officier arbore le bandeau écarlate à la casquette et les manchettes de la même couleur. Nous approchons des deux hommes qui m'attendent. Le vieux capitaine sourit en reconnaissant Bragg.

- Hi, Harry ! Marcherais-tu sur les brisées de ton père ? Je te vois là en bel uniforme de général du commissariat.

- Eh oui, Mon Capitaine. Je suis chargé du « *procurement* » en matière ferroviaire.

- Eh bien je te souhaite bien du plaisir ! Tu es ici pour longtemps ?

- Deux jours, peut-être trois.

- Et où loges-tu ?

- Au Cercle. J'y ai retenu une suite.

- Alors si tu as une suite, tu disposes de deux chambres, non ?

- Je ne sais pas, je ne connais pas le Cercle de Richmond.

- Moi si. Les trois suites sont toutes à deux chambres. Les Yankees l'avaient décidé pour que les généraux puissent loger avec leur aide de camp à proximité.

- Moi, je n'ai pas d'aide de camp. Mais si j'ai effectivement deux chambres, je peux en mettre une à disposition de Monsieur.

- De Monsieur le Baron de Berdeille, chargé de mission auprès du Commandement des forces armées de la Confédération des États d'Amérique. »

Le capitaine artilleur semble tenir au protocole et à l'étiquette. Harry Bragg est maintenant de belle humeur. Le capitaine fait prendre mon bagage par son soldat noir et nous rejoignons la voiture sur l'aire de stationnement de devant la gare. Il y a là deux voitures du genre fiacre et un omnibus à deux chevaux. On peut aussi voir des calèches de remise conduites par des nègres en livrée. En fait, c'est essentiellement ce type de voitures décapotables qui remplacent les fiacres de chez nous. Apparemment, il en va de Richmond comme de Charleston : les esclaves trouvent là un moyen de gagner un petit salaire. D'ailleurs, les voyageurs se pressent pour prendre calèche en faisant charger les bagages sur la plaque porte-bagages par les porteurs de la gare. On retrouve ici les mêmes inconvénients à Richmond qu'à Bordeaux : quand on hèle un fiacre, pas de chance il « va remiser ». C'est-à-dire que le cocher a fini son service. Ici, ce n'est pas tout à fait la même chose, si on manque de voitures de remise, ce n'est pas par manque d'assiduité des cochers esclaves, c'est simplement qu'il n'y a pas assez de voitures. Mais nous ne sommes pas concernés ce soir puisque nous avons deux voitures fermées du parc de véhicules de liaisons de l'armée.

Aux rênes de la nôtre il y a un nègre en civil. Il porte une livrée de cocher et arbore un large sourire. Il descend de sa banquette pour ouvrir les portières. Il a une bonne « bouille » et me souhaite la bienvenue avec une familiarité qui m'enchant. Le capitaine me jette un regard en coin un peu inquiet de ma réaction. Je réponds au cocher très amicalement et le félicite de la présentation de sa voiture et de son cheval. Il semble attendre quelque chose mais le soldat lui dit que tout va bien. Il charge mon sac de voyage dans la voiture avant de monter sur la banquette de conduite tandis que l'officier et moi-même montons dans la voiture. Alors le cocher me dit en riant : « Eh bien, vous voyagez léger, en France !

- C'est sûr. Nous ne voulons pas endurer les reproches des cochers de remise ou de grande remise. »

Il comprend immédiatement que je plaisante et m'envoie un large sourire de magnifiques dents blanches qui tranchent sur la couleur marron de sa peau. Lorsque nous sommes en route, le capitaine s'excuse de l'excès de liberté de son cocher.

- Finalement le soldat affranchi qui nous accompagne est beaucoup plus déférent. Mais ce cocher est très habile et sait se trouver des endroits pour s'arrêter lorsqu'il faut attendre au bord de la rue. Il tient son équipage propre et est vaillant au travail. En outre, je le sais assidu à l'église. Je ne comprends pas pourquoi il a refusé l'affranchissement. »

Comme j'ai quand même acquis quelques connaissances de la situation au moins en Caroline du Sud, je pense à une raison qui pourrait être d'actualité également en Virginie.

- S'il est esclave et qu'il vous sert de cocher, qui est son maître ?

- Un commerçant de Richmond qui n'en a pas l'usage pour son négoce et qui le loue au département de la guerre. »

C'est exactement ce que je me disais. Comme elle loue parfois des mules ou des chevaux pour des travaux temporaires, l'administration loue aussi des esclaves. Comment ces États qui prétendent à la modernité peuvent-ils encore se comporter comme les Grecs ou les Romains de l'antiquité ? Le propriétaire du cocher a tout intérêt à ne pas l'affranchir, même s'il n'en fait rien lui-même. Certes, le cocher a l'air heureux de son sort, mais n'est-ce pas le syndrome même du chien de la fable de La Fontaine « Le Loup et le chien » ? Ne supporte-t-il pas ses chaînes parce que la pâtée est régulière même s'il lui faut porter collier ?

Nous arrivons au Cercle et dans la cour carrée une circulation de voitures donne presque le tournis. Des américaines à deux roues, des boguets ou des calèches se hâtent de déposer des militaires en uniforme souvent poussiéreux et de repartir. Dans un coin, une luxueuse voiture qui rappelle les plus belles « huit-ressorts » des demi-mondaines parisiennes attend quelque passager de marque. L'entrée de nos deux berlines passe donc inaperçue.

Un chasseur nous conduit à la suite d'Harry Bragg où je dépose mon sac dans une des deux chambres. Manifestement nous sommes bien dans un pays sans privilège puisque les deux chambres sont identiques. On considère donc chez les Yankees qui ont bâti ce Cercle qu'un aide-de-camp a le droit de se reposer aussi confortablement que son général. J'ai la confirmation de ce que mon train partira demain avant neuf heures du matin et qu'une voiture viendra me prendre pour aller à la gare. Le capitaine prend congé et repart avec son ordonnance et son cocher nègres.

Harry renvoie aussi la voiture qui l'a conduit ici et après nous être rafraîchis nous ressortons à pied pour aller baguenauder en ville. Le jeune général me conduit jusqu'à la « Maison Blanche » en travaux. Nous sommes en début de soirée et les journées ne sont pas encore très longues en cette mi-avril où le temps est en plus couvert.

*
* *

Au moment de notre visite, les ouvriers sont en pause pour le repas du soir avant de rejoindre leurs logements dans un immeuble proche du chantier. Mais je me demande dans combien de temps les Davis finiront par aménager là.

Le bâtiment est d'un style pompeux avec ses grandes colonnes mais il est situé près du capitol de l'État. Pour le moment, il a piètre allure mais j'ai vu un tableau qui présente ce que sera très bientôt ce quartier de la ville.

La ville de Richmond est elle aussi en pleins travaux. En considérant l'agitation qui y règne, je me dis que la Confédération des États d'Amérique s'est lancée dans des dépenses somptuaires alors que son budget ne va pas tarder à s'engouffrer dans le tonneau des danaïdes d'une guerre qui peut durer finalement assez longtemps. Car il est constant que les soldats partent toujours la fleur au fusil pour une courte campagne joyeuse mais qu'en fait ils ne

rentrent chez eux, quand ils rentrent, que bien des années plus tard et souvent estropiés. Mais je garde mes réflexions pour moi.



Pour le moment, la maison, à gauche telle que je la vois, est encore loin de ressembler au tableau de droite, réalisé pour le compte du cabinet d'architecte qui a eu le marché d'aménagement.

Le lendemain, nous prenons notre petit déjeuner ensemble Harry et moi puis nous nous quittons bons amis. Moi pour la gare, lui pour ses affaires à Richmond.

J'ai l'agréable surprise de constater que la voiture de première classe avec laquelle je suis arrivée d'Alexandria a été accrochée à ce train. Je retrouve donc mes marques et le même chef de train. Il semble contrarié par quelque chose et rapidement il m'expose qu'on lui a annoncé des travaux sur la voie et qu'on peut encore s'attendre à des ralentissements. En outre, le brigandage commence à s'organiser et on a signalé des individus à la mine patibulaire à proximité des convois militaires. On évoque en général des bandits intéressés par les armes individuelles modernes et les explosifs comme la dynamite. Selon le cheminot, cette plaie va s'envenimer avec les convois d'intendance qui achemineront des fonds destinés aux troupes pour la solde et les achats de moyens d'intendance. « Pour le moment "Messieurs les Hommes" essaient de réunir les outils de travail qui leur permettront ensuite de se livrer à leurs activités coupables. Et je vous assure que ces pistoleros ne brilleront pas sur les champs de bataille, c'est sûr. »

C'est ce sur quoi je médite lorsque notre train se met en route pour se rapprocher du sud. Et j'en profite pour repenser à cette rencontre avec ce curieux jeune général. Le Capitaine d'artillerie, vétéran de l'armée états-unienne, est avec lui d'une familiarité surprenante. Et surtout, au lieu d'appliquer le principe fondamental du renseignement qui consiste à ne pas questionner un agent allié sur sa ou ses mission(s), il a tout fait pour tenter de trop en savoir sur mon compte. Alors, est-ce un militaire confédéré honnête même si peu professionnel, ou un militaire qui reste fidèle à Washington ? Ce qui reste possible et ne serait d'ailleurs pas répréhensible moralement. Est-ce une des taupes qu'il va falloir harponner ? Je m'attends d'ailleurs à être à nouveau l'objet d'approches par des « mouches grises ». Du coup, je me sens mieux. L'avenir se présente sous un jour intéressant. Il me tarde de lire le document de Pinkerton et de savoir comment le contre-espionnage confédéré va l'exploiter. Mais d'abord, il va falloir que je m'en occupe à ma manière parce que je suis sûr que Pinkerton fera tout pour savoir ce que je vais en faire, histoire de mesurer ma sincérité à son égard.